



Une heure plus tard, Smolten passait le seuil d'un immeuble de rapport. (p. 3386).

C. I.

LIVRAISON 429

serne lorsque Paul Déroulède saisissant par la bride le cheval du général Roget, s'écria :

— Ce n'est pas ici que vous devez nous conduire, général! Il faut sauver la France et marcher avec nous!

Le général, supéfait, écarta brusquement M. Déroulède et les ligueurs qui l'entouraient et, éperonnant sa monture, entra dans la caserne.

M. Déroulède le suivit en lui criant de le suivre...

Le régiment venait de se ranger en ordre de bataille dans la cour; le président de la Ligue des Patriotes s'étant avancé, adressa aux officiers une allocution vibrante et passionnée.

Le général ordonna alors l'arrestation de Déroulède et de Marcel Habert qui avait suivi son ami...

Incarcérés d'abord dans la caserne, les deux manifestants furent, à minuit, sur un ordre de l'Intérieur, transférés au Dépôt.

Dès le lendemain, la Chambre était régulièrement saisie d'une demande de poursuites contre Paul Déroulède et Marcel Habert...

.....

D'autres incidents s'étaient également produits sur les boulevards : la foule avait mis le feu dans les bureaux du « Journal du Peuple », tandis que d'autres manifestants donnaient l'assaut à la « Libre Parole »; des charges avaient balayé les boulevards; le soir venu, le poste de police de la rue Drouot regorgeait de gens de toutes catégories, arrêtées au cours des manifestations de la soirée...

A la suite de ces manifestations, un juge d'instruction fut commis pour l'étude de l'affaire dite des « Conspirateurs », dans laquelle étaient inculpés des hommes de tous les partis, aussi bien de la Ligue des Patriotes

que de celle des Droits de l'Homme et du Citoyen. Des perquisitions furent effectuées chez de nombreuses personnalités appartenant à ces organisations.

Comme on le voit, la présidence de M. Loubet commençait sous des auspices assez peu favorables... La France vivait des heures pénibles où l'on se sentait à deux doigts de la guerre civile; ce fut la gloire de cet honnête homme, main de fer, sous gant de velours, que de savoir pendant tout le temps qu'il passa à la Présidence de la République, un septennat intégral, réduire l'agitation d'où qu'elle vint à ses justes proportions.

Nul plus que lui ne fut attaqué; un énergumène : le baron Christiani, osa même, en juin 1899, menacer le président de sa canne, en plein champ de Courses d'Auteuil... Ce jour-là, on se battit au pesage, au pavillon, à la pelouse... Les mêmes passions suivaient les hommes même dans leurs plaisirs...

Mais rien ne put effacer le sourire plein de sérénité qui se jouait malicieusement sur les lèvres de cet homme qui, à une place périlleuse entre toutes, succédait à l'époque la plus troublée de la troisième République à Sadi Carnot, assassiné ; à Casimir Périer, démissionnaire, à Félix Faure, mort subitement...

Et ce courage calme le président Loubet le démontra jusqu'au dernier jour de son septennat; pas un jour il ne se démentit...

Le mot de Goethe : « Tout plutôt que le désordre! » semblait être sa devise et cette fermeté, digne d'un grand homme d'Etat, lui valut bien des inimitiés, bien des haines; mais aussi l'estime de tous...



CHAPITRE CDXLVI

DUBOIS REPARAIT DANS LA VIE D'AMY...

Amy Nabot s'était rendue à plusieurs reprises chez M^e Leblois pour savoir ce qu'il advenait de l'instruction de l'affaire du lieutenant-colonel Picquart.

Mais les renseignements que lui donnait l'avocat lui paraissaient confus et embrouillés; la jeune femme n'y comprenait rien.

Elle se demandait pour quelle raison on ne l'avait pas encore arrêtée...

Chaque fois, Leblois lui disait :

— Attendez un peu; on ne tardera plus à vous convoquer...

Il n'osait lui dire que le magistrat instructeur était réfractaire à cette idée de recevoir son témoignage, auquel d'ailleurs il se refusait toujours à croire...

Les jours passaient et Amy s'impatientait de ne pas recevoir de convocation; elle s'inquiétait même.

Wells venait la voir régulièrement et elle se lamentait :

— Cette attente me crispe, m'énerve, disait-elle; je suis à bout... Je commence vraiment à m'inquiéter... Je devrais avoir témoigné depuis longtemps...

Wells, au contraire, ne trouvait pas cela de mauvais augure; il était très heureux de pouvoir continuer à voir son amie en toute tranquillité et il s'efforçait de la rassurer :

— Ne vous inquiétez pas ainsi, Amy; jouissez au contraire de ce répit qui vous est laissé; je suis heureux de vous voir libre et vous devriez partager ma joie...

— Comment pourrai-je ne pas m'inquiéter, James...? Ce silence signifie certainement qu'on refusera mon témoignage et qu'on ne tiendra pas compte de mes aveux encore une fois; ce sera la même chose avec le juge qu'avec Du Paty.

— Mais si l'on peut établir l'innocence de Picquart sans ce témoignage qui vous enverrait en prison, ma chère amie, cela vaudrait mieux certainement... Pourvu que le jugement soit favorable à notre ami, il n'est pas indispensable que vous comparaisiez devant le tribunal.

La jeune femme soupira longuement :

— Vous ne voulez pas comprendre, James... Ne vous ai-je pas dit mille fois que j'ai besoin de repos, que je ne puis continuer à vivre avec cette inquiétude...

— Mais qui vous empêche de vous reposer actuellement, Amy, personne ne vient vous déranger...

— Ce n'est pas du repos extérieur que je parle, James; c'est mon âme qui a besoin de quiétude... Et tant que je n'aurais pas publiquement avoué ma faute, tant que je n'aurais pas expié, je ne la trouverai pas...

Wells commençait à s'inquiéter de cette idée fixe qu'avait Amy de se livrer à la justice.

S'il avait pu imaginer qu'Amy ne venait à Paris que pour se livrer à la justice et faire des aveux qui devait entraîner son incarcération, il aurait certainement fait tout ce qui était en son pouvoir pour la retenir à Tiflis.

Assurément, il souhaitait que Picquart put prouver son innocence; mais il n'admettait pas que ce fut au détriment de la liberté d'Amy. La jeune femme lui était autrement chère que son ami; le destin de celui-ci lui était beaucoup plus indifférent que celui de celle-là...

Pourquoi Amy se serait-elle sacrifiée pour délivrer Picquart? A la pensée que cela pourrait arriver s'il prenait fantaisie au juge d'accepter sa déposition comme véridique, le jeune homme ne maîtrisait plus :

— Vous êtes folle, Amy, s'écriait-il. Vous ne pensez qu'aux moyens de vous détruire vous-même.... C'est de l'hystérie... Croyez-vous vraiment que vous pourriez réparer un crime simplement en l'avouant... Où avez-vous pris des idées semblables...

— Je ne pense pas que je puisse réparer mon crime, répondait Amy avec calme; je n'ignore pas que l'on ne peut plus rien changer aux faits; mais...

— Eh bien!...

— Mais mon aveu peut amener la fin de la souffrance de Dreyfus qui est innocent... On sera bien obligé de le libérer si l'on tient compte de mes déclarations...

— Dreyfus sera prochainement libéré; vous n'ignorez pas que l'on parle d'une révision, il n'est pas nécessaire que vous vous rendiez malheureuse pour toute votre vie; vos fautes n'ont plus de conséquence maintenant; il est trop tard pour que votre aveu ait d'autres répercussions que votre malheur personnel...

Il pensait à Dreyfus, car il savait que c'était lui qu'Amy voulait libérer le premier.

On lui avait dit que, prochainement, une révision du procès Dreyfus aurait lieu et que cette révision amènerait certainement la libération du capitaine.

Mais il n'en dit rien : il craignait de réveiller les sentiments qu'Amy avait éprouvé pour cet homme, qu'elle avait aimé si passionnément autrefois

Cette pensée l'emplissait de jalousie; il ne pouvait croire qu'un si grand amour avait pu se changer en haine. Et il avait les pires craintes pour l'avenir. La libération de Dreyfus ne serait certainement pas un bonheur pour lui.

— Amy, je serais si heureux si vous pouviez oublier toutes ces choses qui vous ont rendu malheureuse; je voudrais que vous recommenciez une vie nouvelle...

— Peut-être, un jour; James, lorsque j'aurais expié mes fautes... pas avant.

— Ce que vous dites n'est pas raisonnable, Amy; tout ce que vous entreprenez, maintenant, sera pour vous une nouvelle source de soucis et de malheur...

Il prit ses mains dans les siennes et les serra fortement :

— Revenez à moi, Amy; je vous aime tant!...

Elle le regarda, avec un sourire triste, et dit lentement :

— M'avez-vous ramené à Paris pour cela, James? N'êtes-vous pas venu me chercher, pour que je puisse déposer devant le tribunal? J'ai cru comprendre qu'on vous avait envoyé dans ce but...

— Je ne savais pas de quels aveux il s'agissait!... s'écria-t-il avec désespoir.

Elle ne répondit pas.

— Amy, je suis prêt à vous faire quitter Paris dès ce soir, sans que personne ne le sache! Acceptez ma proposition et quittons la France. Je vous mènerai dans un endroit sûr... j'irai avec vous au bout du monde; nous trouverons ensemble un endroit où nous pourrions nous cacher... La vie recommencera tranquille, sans danger. Je vous protégerai contre tout, j'essaierai de vous faire oublier votre passé, de vous rendre la vie heureuse et souriante de nouveau... Amy, ne me repoussez pas une seconde fois

— Vous êtes si bon, James, dit-elle tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— Je ne suis pas bon, Amy; je suis égoïste, je pense à moi et à mon bonheur; je tremble en pensant à la possibilité de vous perdre encore une fois.

Il avait porté ses mains à ses lèvres et il les baisait passionnément; ses yeux la suppliaient de ne pas refuser.

— Vous avez pitié des autres, pourquoi n'auriez-vous pas pitié de moi, Amy; ne sentez-vous pas, que je vous aime...

Elle ferma les yeux.

— Je le sais James, murmura-t-elle doucement — et ses lèvres tremblèrent d'émotion — et je vous aime aussi...

Il l'attira vers lui et l'embrassa.

— Mais pourquoi refuses-tu de venir avec moi, Amy, s'écria-t-il, en l'étreignant fortement; si tu m'aimes, nous partirons ensemble...

Mais elle se détacha de lui et, le regardant avec des yeux immensément tristes, elle dit :

— Lorsque j'aurais expié mon crime, j'irais avec toi. Si tu veux encore de moi, James, j'irai avec toi n'importe où. Mais je crois que tu ne me reconnaîtras plus; la punition que j'aurais à supporter sera dure. Elle me brisera et après je ne te paraîtrais plus la même, tu ne pourras plus m'aimer ; je serais vieille et laide...

— Amy, ne parle pas ainsi, dit-il ému, je ne te quitte plus, qu'il arrive n'importe quoi !...

Il ne pouvait plus parler ; elle lui fermait la bouche d'un baiser en suppliant :

— Tu as raison, James, n'en parlons plus, cela nous rend triste et nous ne pouvons rien y changer. Essayons d'oublier pour un instant notre destin et sortons ensemble.

Elle voulait se lever, mais il hésita.

— Restons ici... tu me parais plus près... dans la rue, j'ai toujours peur que tu ne disparaises soudain et que je ne te retrouve plus jamais !...

Amy insista.

— Faisons un petit tour ; tu dois te distraire, cela te fera du bien...

— Eh bien, si tu veux... Sortons...

Quelques minutes plus tard, ils quittèrent la maison.

Il faisait noir ; les rues étaient éclairées et Amy était contente de se promener au bras de Wells et de regarder les vitrines luxueuses des grands magasins.

Elle se mit à parler et semblait si gaie et insouciante, que Wells pensa qu'elle avait complètement oublié le procès et les aveux qu'elle voulait faire.

Il se réjouit de sa mine souriante et la serra plus fort contre lui.

Ils s'arrêtèrent devant la vitrine d'un magasin oriental.

Amy se mit à lui raconter des histoires de Tiflis et elle lui décrivit les charmes de cette ville, que Wells n'avait vu que très superficiellement.

Il lui demanda si elle avait aussi vu la banlieue de cette ville et les montagnes...

Amy fit un geste affirmatif.

— J'ai même vécu pendant quelque temps dans les montagnes, dit-elle.

Comment cela ? demanda-t-il très surpris.

— C'est une très longue histoire, je te la raconterai une autre fois... je n'y veux pas penser en ce moment.

Il sentit qu'il y avait là un mystère et se dit qu'Amy avait vécu probablement sur les terres du prince caucasien qu'il avait rencontré à Tiflis.

Cette histoire l'émut et il aurait voulu savoir tous les détails de cette aventure. Mais il n'osa pas lui poser de questions.

Elle avait eu tant d'aventures, elle avait passé par tant de dangers, que cela ne signifiait peut-être rien pour elle. Malgré cette vie émancipée qu'elle menait, elle avait toujours conservé son charme féminin ; tous ces dangers avaient fait d'elle un être fort et courageux, mais son âme était restée sensible et ouverte à toutes les émotions.

Les aventures lui donnaient ce charme mystérieux, qui la rendait si dangereuse pour les hommes.

Et il l'aimait telle qu'elle était .

Si elle avait été une vierge pure, elle ne lui aurait jamais fait cette impression ; il ne l'aurait certainement pas aimée.

Maintenant, ils étaient arrivés sur la place du Théâtre Français et ils entrèrent dans un café.

Comme ils traversaient la salle, un homme les croisa et fixa sur Amy un regard insolent.

C'était Dubois.

Amy était devenue pâle de frayeur ; elle dut s'appuyer au bras de Wells pour se soutenir.

— Partons vite, dit-elle à voix basse ; je ne veux pas le rencontrer ; j'ai peur de cet homme il va certainement essayer de me parler.

— Mais non, calme-toi, protesta Wells, il croira que tu as peur de lui et il s'imaginera qu'il a du pouvoir sur toi... Restons tranquillement ici. Regarde, il est en train de payer le garçon il va quitter tout de suite le café, tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

Amy se rassura un peu et s'assit. Cette rencontre soudaine l'avait presque paralysée...

Son visage était devenu mortellement pâle et elle ne prononçait pas une seule parole.

Cette profonde émotion inquiéta James Wells.

— Pourquoi es-tu si émue par cette rencontre, Amy ? demanda-t-il enfin en posant, d'un geste rassurant, sa main sur le bras de la jeune femme. Je comprends très bien que cela te gêne de rencontrer cet homme ici, mais je ne vois pas pourquoi cela devrait t'inquiéter à ce point...

— L'idée qu'il se trouve dans la même ville que moi, me tourmente terriblement, James, j'avais essayé d'oublier les jours atroces, que j'ai passé avec lui à Tiflis et cette rencontre m'a rappelée à la réalité...

Elle disait cela d'une voix plaintive en regardant Wells avec des yeux agrandis par la peur...

— Mais tu es maintenant sous ma protection, rien ne peut t'arriver, Amy. Il est heureux que tu ne te sois pas trouvée seule, il aurait pu se montrer insolent, mais, maintenant, qu'il t'a vu avec moi, il n'osera pas t'approcher ; il doit bien comprendre que je ne lui permettrais pas de t'ennuyer.

Amy n'était pas convaincue ; elle savait combien Dubois pouvait être insolent et elle était sûre qu'il viendrait un jour la voir chez madame Etienne ou qu'il la poursuivrait dans la rue.

Un frisson d'épouvante la parcourut.

— Peut-il te nuire ? demanda Wells avec un regard inquiet.

Elles haussa les épaules.

— Je n'en sais rien ! il est très fourbe et on peut s'attendre au pire avec lui... Il a d'ailleurs toutes espèces de raisons de me détester et il essaiera certainement de me faire du mal...

— Amy, je t'ai toujours connue si courageuse et voici que soudain tu te mets à trembler à la seule idée que cet individu pourrait te parler ; je ne te comprends plus...

— Pardonne-moi ; mais je crois que mes nerfs sont à bout ; je m'effraie de tout et je n'ai plus aucune confiance dans ma bonne étoile...

— Il serait plus raisonnable de quitter Paris et d'aller vivre quelque part où tu pourrais te reposer en toute tranquillité. Pourquoi restons-nous, ici Amy ? qu'est-ce qui te retient à Paris ?

Elle le regarda d'un air chagrin et ne répondit pas.

Wells lui prit la main et la caressa doucement ; il n'insista plus pour la convaincre de quitter Paris.

Lorsqu'ils sortirent une heure plus tard du restaurant, ils virent que Dubois, les attendait non loin de la sortie, en se cachant derrière un coin de la rue.

Wells sursauta d'indignation et s'exclama :

— Je vais aller lui demander ce qu'il attend... Je le forcerai à me dire ce qu'il fait caché dans ce coin sombre ; il aura sans doute de la peine à m'expliquer ses raisons...

Mais Amy s'accrocha à son bras et lui dit d'un ton suppliant :

— Je t'en supplie, James, ne t'occupe pas de lui ; il te répondra grossièrement et j'aurais peur des suites ; laisse-le, partons vite...

— Wells céda aux prières d'Amy et continua son chemin sans plus se retourner.

— Tu as raison, il vaut mieux ne pas faire attention à lui, cet ignoble individu pourrait s'imaginer qu'on le craint et cela lui donnerait trop de satisfaction. Mieux vaut l'ignorer complètement et ne pas lui donner l'occasion de t'approcher.

Et ils prirent une voiture pour rentrer chez Amy.

Lorsqu'ils descendirent devant la maison de madame Etienne, ils remarquèrent une autre voiture, qui dépassait en ce moment la leur et ils distinguèrent une tête se penchant furtivement par la portière.

— C'est lui !... s'écria Wells ; il nous a suivis, je l'ai parfaitement reconnu... Il voulait certainement savoir où tu demeures pour pouvoir t'écrire ou venir te voir.

Amy tremblait d'agitation ; elle était prête à défaillir.

— Calme-toi ; il n'y a rien à craindre ; ne t'inquiète pas.. dit Wells, tentant de la consoler.

Il paya le cocher et prit le bras d'Amy, pour pénétrer dans la maison.

— Je t'accompagnerai jusqu'en haut et je dirai à madame Etienne qu'elle refuse de recevoir Dubois, s'il avait l'audace de se présenter chez elle. Elle ne doit pas l'introduire et elle doit refuser également de répondre à ses questions. Car il viendra certainement, pour s'informer de toi. Est-ce qu'elle le connaît personnellement ?

Amy fit un signe affirmatif.

— Eh bien !... tout est pour le mieux ! il n'y a aucun danger qu'il puisse te rencontrer.

— Je n'oserai plus sortir seule dans la rue, James, se plaignit Amy ; je craindrais qu'il ne m'attende derrière un tournant de la rue.

— Tu n'as pas besoin de sortir seule , je serais toujours à ta disposition, lorsque tu auras envie de sortir et si je suis avec toi, tu n'auras rien à craindre. J'espère que tu auras assez de confiance en moi, pour ne pas craindre une rencontre avec cet individu.

Amy sourit faiblement. L'idée de se trouver sous la protection d'un homme aussi courageux et aussi fort que Wells, la rassura un peu, masi elle n'était pas cependant tout à fait tranquille ; elle connaissait trop les ruses de Dubois.

Probablement essaierait-il de pénétrer dans la maison afin de la forcer à une entrevue.

Amy n'avait pas une très grande confiance dans la perspicacité de madame Etienne ; Dubois saurait, certai-

nement, lui raconter une histoire touchante et la vieille femme aurait pitié de lui et lui permettrait d'entrer.

Les jours suivants, Amy sursautait, chaque fois que la sonnette de l'entrée retentissait ; chaque fois elle se disait avec terreur : « C'est lui !.. » et son cœur cessait de battre pendant un instant.

Elle se sentait devenir de plus en plus nerveuse et elle perdait lentement la maîtrise de ses nerfs.

— Cette inquiétude me rendra folle, se dit-elle ; pourquoi ne vient-on pas m'interroger ; je ne puis plus supporter cette attente, mieux vaut passer par les pires dangers, que de rester là, d'être incapable d'agir et forcée d'attendre les événements.

CHAPITRE CDXLVII

UNE DEMARCHE DECISIVE

Plusieurs semaines s'étaient écoulées.

Les amis de Dreyfus attendaient toujours une décision, mais leurs espoirs semblaient vains.

Le nouveau Président de la République avait examiné toutes les affaires de l'Etat, tous les procès, tous les cas urgents ; une seule affaire semblait lui rester complètement inconnue : celle du capitaine Dreyfus.

On eut pu croire que Dreyfus n'avait jamais existé.

On le laissait à Rennes, en prison et l'on semblait croire que l'on avait fait le maximum, en ramenant le prisonnier en France

Ne lui avait-on pas permis de recevoir sa famille dans sa cellule ... que pouvait-il désirer de plus ?

Les amis de Dreyfus attendaient patiemment ; mais leurs forces commençaient lentement à fléchir.

La tension était insupportable.

Clemenceau conseillait encore la patience ; Laborie était du même avis ; il disait qu'il fallait éviter tout ce qui aurait pu indisposer le nouveau président ; tout dépendait de sa bonne volonté.

Mathieu Dreyfus pendant quelque temps, suivit les conseils de ses amis... L'attente était très dure pour lui et il en souffrait atrocement.

Mais, un jour, sa patience fut à bout. Il décida d'agir immédiatement et il se rendit à l'Elysée. Mieux valait parler directement au Président et lui demander de prendre une décision.

Malgré qu'il fut très occupé le Président le reçut et lui demanda le motif de sa visite.

Mathieu se forçait au calme et ce fut d'une voix ferme qu'il prononça :

— Je suis venu, monsieur le Président, pour me plaindre à vous de la lenteur avec laquelle on prépare la révision et, jusqu'à présent, nous n'avons obtenu aucun résultat. Mon frère se trouve toujours en prison à Rennes et la date de la révision n'est pas encore fixée. Je voudrais connaître votre opinion à ce sujet ?...

D'un geste M. Loubet lui désigna un fauteuil et il prit place dans un autre en face de Mathieu Dreyfus.

Après avoir allumé un cigare, il déclara :

— Je suis au courant de cette affaire et je n'ignore pas que les amis de votre frère reprochent officiellement au gouvernement de prolonger volontairement la préparation de la révision du procès... Ils lui reprochent d'être de parti-pris et ils prétendent que les membres du



Lorsqu'il entra dans la brasserie, Dubois l'attendait
(Page 3406).

Gouvernement feront tout ce qu'ils pourront pour éviter cete révision, qui pourrait leur être fatale..

— C'est la vérité, monsieur le Président, répondit Mathieu en rougissant légèrement, mais d'une voix ferme

— Comment ? Pouvez-vous prouver cela ? Un tel procès nécessite une préparation sérieuse... cela prend du temps, si l'on veut être consciencieux !

— Naturellement !... mais il faut penser aussi que mon frère est très malade. Les souffrances qu'il a enduré à l'île du Diable et pendant le transport, ont brisé sa santé. L'emprisonnement à Rennes lui est préjudiciable et les médecins eux-mêmes ont déclaré qu'il ne pourrait guérir en prison. Je vous prie donc, monsieur le Président, de faire tout ce qui sera en votre pouvoir, pour que la révision du procès ait lieu le plus vite possible ; il n'y a aucune raison pour retarder le procès.. tous les témoins sont prêts à déposer ; c'est un crime que de faire attendre sa libération à un innocent simplement parce que les membres du Gouvernement ont d'autres choses à faire qui leur semblent plus importantes.

M. Loubet sourit.

— Mon cher monsieur Dreyfus ; je comprends très bien que le cas de votre frère soit pour vous d'une extrême importance ; mais vous me permettrez de vous faire remarquer qu'il existe pour nous d'autres affaires, plus importantes et d'un intérêt plus général que la révision d'un procès d'espionnage !..

Mathieu Dreyfus sursauta, son visage devint blême de colère.

— Cela dépend, monsieur le Président, dit-il avec véhémence, mais, si vous ne voulez pas être aveugle à tout prix, vous devez reconnaître, que le procès Dreyfus a une importance mondiale ; que toute l'Europe attend avec impatience que justice soit enfin rendue, et que ce ju-

gement injuste soit annullé. Le monde entier attend la révision du procès, monsieur le Président et les membres du Gouvernement ne peuvent prétendre qu'ils ont des choses plus urgentes à faire..

M. Loubet secoua la tête d'un air pensif ; l'insistance de Mathieu Dreyfus l'ennuyait.

— Je vous comprends très bien, mon cher monsieur Dreyfus ; votre agitation est très humaine... Mais pensez que je dois rester objectif, qu'il m'est impossible de prendre un parti. Vous voyez les choses différemment, vous prenez naturellement le parti de votre frère..

— Mais, monsieur le Président, vous devez reconnaître que toute cette affaire est un scandale formidable ; un scandale qui ne révolte pas seulement la France, mais le monde entier. Les yeux de toute l'Europe sont fixés sur la France en ce moment et il serait essentiel que nos chefs essaient par tous les moyens de relever le prestige de notre pays. Le monde entier attend une décision, ce n'est pas seulement les amis de Dreyfus, monsieur le Président, c'est le monde entier qui réclame justice...

— Vous prenez tout cela trop au tragique, cher monsieur Dreyfus... N'exagérez pas ! Quelques journaux étrangers se sont occupés de cette affaire, c'est tout naturel. Mais, au fond on ne s'intéresse pas davantage au cas de votre frère qu'à un procès quelconque... Vous ne devez pas oublier qu'on est toujours à la recherche de sensations, et qu'on a imaginé pouvoir tirer beaucoup d'incidents touchants de l'histoire de votre frère ; c'est tout. L'intérêt mondial, dont vous parlez, se borne à cela...

Mathieu regarda le Président et d'un air affolé ; l'ironie de ces dernières paroles l'avait anéanti.

— Voulez-vous dire, monsieur le Président, que vous-même, vous ne croyez pas à la nécessité de la révi-

sion ? Dois-je croire, que vous favorisez la tactique du Gouvernement, que ce retard est approuvé par vous ?

— Mais, pas du tout, cher monsieur... je voudrais seulement vous faire comprendre, que l'Etat en ce moment a d'autres choses à faire que de reprendre un procès d'espionnage. Si l'on a accordé la révision, il faut l'attendre.

— Mais mon frère est innocent, monsieur le Président. Après le suicide du colonel Henry et ses aveux, on ne peut plus douter de son innocence. Tout le monde en est convaincu. Le prestige de la France a souffert énormément du fait du jugement injuste de mon frère ; il est nécessaire de réparer cette faute, de l'avouer officiellement et d'essayer de la faire oublier. C'est à vous, monsieur le Président, qu'incombe la tâche de réparer l'injustice, de faire disparaître l'abominable scandale que constitue ce procès ; c'est à vous de fixer la date de la révision et de céder à nos demandes. Ce faisant vous ne rendrez pas service seulement aux amis de Dreyfus, mais aussi à notre Patrie!...

M. Loubet avait froncé les sourcils et il fixait Mathieu Dreyfus d'un regard soupçonneux glissant sous ses paupières à demi-closes.

Il sembla hésiter quelques instants puis il posa brutalement la question :

— En somme que demandez-vous ?

Mathieu se redressa il repoussa son fauteuil avec violence en se levant brusquement.

Ses yeux flambaient ; un sourire dédaigneux passa sur son visage et sa voix était dure quand il prononça d'un ton glacial :

— Monsieur le Président nous vous demandons de soumettre la cause de mon frère, à la Cour de Cassation, et nous exigeons que cela soit fait immédiatement, sans

aucun retard. Nous avons suffisamment attendu et nous voulons que la date de la révision soit fixée...

Mathieu Dreyfus s'arrêta, il respirait péniblement...

M. Loubet s'était levé ; il arpentait nerveusement la pièce ; il marchait la tête basse, les bras croisés derrière le dos.

Il réfléchissait et Mathieu put croire qu'il avait oublié sa présence dans son bureau.

Attentivement, celui-ci observait le Président. Tout dépendait du résultat de cette conversation, Mathieu s'en rendit bien compte.

Son cœur battait si fort, qu'il croyait que sa poitrine allait éclater ; ses mains tremblaient d'agitation et il se tenait à peine debout.

Qu'allait-il décider ? Quelle serait sa réponse ?

Enfin, après de longues minutes, M. Loubet se tourna enfin vers Mathieu Dreyfus ; il s'approcha de lui et lui posa une main sur l'épaule.

Silencieusement, il le regarda un instant.

Puis il dit lentement :

— Vous n'aurez pas réclamé mon aide en vain, monsieur.. je vois que vous êtes un honnête homme et que votre demande est justifiée. Je réunirai demain le Conseil des Ministres et j'essaierai d'obtenir, qu'on fixe immédiatement la date de la révision du procès et je ferai tout, pour que cette révision ait lieu le plus tôt possible. Vous m'avez convaincu de la valeur de votre cause, monsieur !

Enfin !..

Mathieu Dreyfus poussa un long soupir ; il aurait voulu crier de joie.

Il avait réussi à éveiller les dormeurs à secouer les indifférents ; on avait fait un pas en avant...

Enfin !..

Maintenant, tout devait se décider rapidement...
La date serait fixée... la révision aurait lieu...
Et après...

CHAPITRE CDXLVIII

LA LUTTE REPREND..

Les mains de Zola tremblaient ; en ouvrant la lettre de ses amis de Paris. Il était temps pour lui de rentrer en France ; tout était prêt pour le recevoir ; il devait partir dans quelques jours.

Maintenant que la révision du procès Dreyfus était une chose décidée, on pourrait faire annuler le jugement qui l'avait condamné à la prison.

Zola poussa un soupir de soulagement ; le temps qu'il avait passé en exil lui avait paru interminable ; il avait hâte de rentrer en France.

Il écrivit un long article, expliquant encore une fois la raison de sa fuite et de son attitude dans le procès Dreyfus et il l'envoya au journal l' « Aurore ». Cet article fit une impression énorme sur le public. De nombreux journaux étrangers le reproduisirent et la presse y ajoutait maints commentaires.

Zola disait en substance :

« Il y a onze mois que j'ai quitté la France. J'ai vécu pendant onze mois en exil, un exil que j'avais choisi volontairement. Je me suis efforcé de garder un silence

absolu ; j'étais comme un homme qui s'est volontairement donné la mort et qui attend patiemment dans sa tombe solitaire le jour, où lui seront rendus la justice et le droit qu'il avait réclamés en vain. Aujourd'hui que la vérité est établie, que la justice a triomphé et qu'on tente de réparer le crime qui a été commis, je rentre en France et je reprends ma place dans la presse française...

« Mais le 18 juillet 1898 restera toujours gravé dans ma mémoire comme le jour le plus terrible de ma vie.. C'est le jour où j'ai versé mon sang pour la justice et pour l'honneur de ma patrie. Suivant le conseil de mes camarades, qui luttèrent avec moi pour l'honneur de la France ; j'ai dû quitter ce jour-là mon pays... J'ai dû m'arracher à tout ce que j'aimais, à toutes mes habitudes spirituelles. Après toutes les insultes, dont on m'a couvert, après toutes les menaces dont je fus l'objet, il semblait que rien ne pouvait plus m'atteindre. Mais le pire n'était pas encore arrivé... Je dûs fuir... Ce départ précipité était sûrement le plus dur sacrifice qu'on pouvait exiger de moi ; c'était le sacrifice de moi-même pour la cause.

« Ceux qui ont cru que j'avais fui pour éviter la prison ont démontré ainsi la bassesse de leur âme et leur incapacité de comprendre les motifs de ma fuite.

« Je ne crains pas la prison ! Dieu m'en est témoin !.. Je n'aurais pas demandé autre chose que d'aller en prison.. Et je suis toujours prêt à y aller s'il le fallait... Pour m'accuser d'une telle lâcheté, il faut avoir oublié toute l'histoire du procès que j'avais intenté dans le seul désir de faire apparaître enfin la vérité. Mon seul désir était de parvenir à démontrer les criminels mensonges, qui allaient précipiter un innocent dans le malheur. Je sacrifiais sans hésitation ma tranquillité, ma liberté et mon travail, en m'offrant comme bouc émis-

saire ; j'étais résigné à accepter la ruine pourvu que la justice triomphât.

« Il est démontré aujourd'hui que toute cette lutte ne fut qu'une longue bataille pour la découverte de la vérité. Ne voit-on pas que tous mes amis, mes conseillers, moi-même, nous avons sacrifié tout notre temps, pour éclaircir le mystère ? Si nous avons essayé de gagner du temps ; si nous nous sommes rebellés contre les décisions du gouvernement, nous l'avons fait pour ne pas laisser s'éteindre le flambeau de la Vérité, que nous portions soigneusement dans nos mains. Nous cherchions la Vérité, nous avons pris soin d'elle, comme on prend soin d'une âme malade. Et cette Vérité ressemblait à la petite lampe sainte, qu'on porte sous la tempête et sous la pluie, qu'on défend contre la multitude affolée par les mensonges qu'on lui a raconté. Nous avons une seule possibilité de gagner notre cause, une seule tactique pour la défendre ; la retarder autant que possible, afin que les événements eux-mêmes nous donnent raison. Le temps nous permettrait de trouver les preuves dont nous avons besoin, les preuves décisives. Et nous avons essayé par tous les moyens de gagner du temps.

« Nous n'avons jamais pensé à nous-même ; nous n'avons considéré que le triomphe du droit et de la justice. Et nous étions prêts à le payer de notre liberté et même de notre vie.

« A Versailles, au mois de juillet dernier, on me prenait à la gorge. Je ne voulais pas me laisser étrangler en cachette, je ne voulais pas être massacré dans la rue, pendant que le Parlement était absent, qu'on m'abattit au milieu d'une foule hurlante. Notre intention était, d'attendre jusqu'en octobre, nous avions l'espoir, qu'alors la Vérité serait en marche et que la justice nous serait rendue ! Nous avons le droit d'espérer cela, car nous travaillions de toutes nos forces, pour trouver le

matériel nécessaire. On attendait le résultat du procès intenté au colonel Esterhazy et au colonel Picquart. Tous deux se trouvaient en prison et des choses d'une grande importance pour notre cause auraient dû être dévoilées, durant les recherches, si elles avaient été menées objectivement. Nous escomptions l'événement qui devait se produire d'un jour à l'autre et qui montrerait toute cette affaire sous sa lumière vraie. Nous n'avions pas prévu l'aveu et le suicide du colonel Henry, mais nous étions persuadés, qu'avec le temps, la Vérité se ferait jour... N'était-il donc pas évident que nous cherchions à utiliser tous les moyens à gagner du temps ? N'avions-nous pas le droit d'utiliser tous les moyens légaux, pour choisir l'heure d'agir, l'heure qui servirait le mieux les intérêts de la justice ? Dans cette lutte douloureuse, dans cette lutte sacrée, gagner du temps signifiait remporter la victoire...

« Coûte que coûte, il fallait attendre, tout ce que nous espérions, tout ce que nous savions, nous permettait de compter sur une victoire certaine au mois d'octobre.

« Je le répète encore une fois : il ne s'agissait pas de nous, il s'agissait uniquement de sauver un innocent et d'épargner à notre patrie le grand malheur moral dont elle était menacée. C'est pour cela que je me suis résigné et ai décidé de partir. Quand j'ai annoncé mon retour pour le mois d'octobre j'avais la conviction de servir la cause de mon mieux et de lui assurer un triomphe prochain et inévitable.

« Ce dont je ne parle point aujourd'hui c'est de l'amertume de ce sacrifice, de la terrible victoire sur moi-même, de la résignation douloureuse, qui me coûta mes dernières forces morales. On oublie que je suis ni un

politicien, ni un homme qui aime la polémique... Je n'aime pas à pêcher en eau trouble. Je suis un écrivain libre, qui n'a jamais eu d'autre but dans sa vie que de chercher la vérité.

« Depuis quarante ans, j'ai servi ma patrie avec ma plume. avec tout mon courage moral, avec toute ma force et toute mon honnêteté. Et je jure que l'on éprouve une douleur surhumaine, lorsqu'on se voit forcé de partir seul, de fuir dans la nuit et de voir s'éteindre dans le lointain les lumières de France. J'ai conscience de n'avoir voulu que sauvegarder l'honneur de sa patrie préserve le droit et la justice devant les autres nations, rendent cette fuite mortellement triste.. Moi, qui ai chanté la gloire de ma patrie dans plus de quarante volumes, moi, dont toute la vie a eu pour but de faire connaître le nom de la France au monde entier, j'ai été forcé de fuir comme un criminel ; je dûs me cacher et quitter mon pays, la nuit, pourchassé que j'étais par une meute de fous et de misérables, me suivant jour et nuit et me couvrant de menaces et d'insultes.

« Ce furent des heures terribles, des heures que je ne pourrais jamais oublier. L'âme devient si forte et si inaccessible lors d'une pareille lutte, que rien ne peut plus l'atteindre, que les accusations injustes ne la blessent même plus.

« Et plus tard ? Peut-on se rendre compte de la torture de l'exil ? De la souffrance de ces longs mois vécus dans une solitude complète ? Peut-on s'imaginer la douleur, d'être rayé du nombre des vivants, d'être condamné à un silence continuel, d'attendre presque sans espoir la révélation de la vérité ? Sait-on l'horreur d'une attente solitaire, d'une attente qui vous immobilise ? Je ne souhaite pas au pire criminel la douleur, que j'ai éprouvé chaque matin durant onze mois, en lisant les journaux de

France. Dans ce pays étranger, parmi des gens dont l'indifférence me blessait au cœur, ces articles me donnaient l'impression d'une folie mondiale, d'un désastre menaçant l'Europe entière. Il faut avoir vécu cette souffrance pendant de longues heures solitaires, il faut avoir connu ce désespoir qui me saisit en voyant sombrer la patrie dans cette épouvantable crise, il faut avoir vu cela de l'étranger, pour comprendre ce qu'est l'exil dans ces tristes conditions.

« Ceux qui pensent que je me suis enfui pour ne pas aller en prison, ceux qui prétendent que j'ai vécu avec de l'argent juif d'une vie de débauche à l'étranger, sont de bien tristes personnages, qui me dégoûtent un peu et me font pitié.

« J'aurais dû rentrer au mois d'octobre. Nous attendions toujours l'événement qui devait infailliblement se produire durant l'été. Et cet événement n'attendit pas jusqu'en octobre, il se produisit au mois d'août, ce furent les aveux du colonel Henry et son suicide.

« Le lendemain de cet événement j'avais décidé de rentrer en France. Je croyais que la revision du procès se ferait naturellement et que naturellement aussi l'innocence de Dreyfus serait démontrée. C'était là le résultat que j'avais toujours désiré obtenir... Dès que l'affaire se trouverait devant la Cour de Cassation, mon rôle serait fini, je devais disparaître, et je disparaîtrai avec joie. Le procès qu'on m'avait intenté, était une pure formalité, tout au moins je le considérais comme telle...

« J'étais donc prêt à rentrer en France, lorsque mes amis et mes avocats m'envoyèrent des lettres assez inquiétantes. Tous ceux qui luttaient comme moi pour la cause, me conseillèrent d'attendre. La situation était grave... On ne parlait plus de la revision du procès et mon retour pourrait être facilement utilisé pour provoquer

de nouvelles révoltes. Le peuple s'était passionné pour notre affaire et le ministère craignait que mon retour ne causât des difficultés sans fin. Comme je n'avais qu'un seul désir, celui de faciliter le rapprochement des partis, je me résignai et acceptai d'attendre encore de supporter l'exil pour sauvegarder la tranquillité de ma patrie.

« Mais lorsque la Chambre commença à discuter de la révision du procès, je voulus rentrer à tout prix. Je le répète : je n'avais jamais réclamé autre chose que la révision du procès. Et ma tâche était accomplie, si l'affaire venait devant la Cour de Cassation.

« Mais je reçus de nouveau des lettres troublantes dans lesquelles on me priait de nouveau d'attendre, de ne pas précipiter les choses. La situation qui me paraissait assez simple était, d'après ces lettres, très inquiétante et très troublée. Mon nom, le fait de mon retour, seraient des flambeaux qui rallumeraient l'incendie. Et mes amis invoquaient mon amour pour la patrie, mes conseillers me disaient de ne rien entreprendre, de rester calme et maître de soi : l'opinion publique changerait bientôt, mais pour le moment, le peuple utiliserait mon retour pour des émeutes sanglantes... il fallait épargner à notre pays un tel désastre. Notre cause triompherait ! Mais il fallait avoir de la patience ; rien n'était encore décidé mais on espérait une victoire complète.

« J'aurais dû me faire les reproches les plus amers si je n'avais pas écouté ces conseils et ces prières et, si, par une imprudence de ma part, j'avais retardé le triomphe de la vérité.

« Je me résignai donc encore une fois et restai dans ma solitude et mon silence volontaire.

« Mais lorsque la Chambre décida de rouvrir l'enquête avant d'accepter la révision du procès, mon cou-

rage à supporter l'exil et ma patience à regarder les événements en spectateur indifférent, prirent fin brusquement. Je prévoyais que cette enquête prendrait beaucoup de temps et je prévoyais également les souffrances morales que je devrais endurer durant ces mois d'attente.

La situation me semblait assez claire, pour que je puisse rentrer en France, en toute liberté... Tous les reproches, que j'avais exprimé dans ma lettre ouverte au Président de la République, étaient devenus des vérités, ma tâche était accomplie ; je n'avais plus rien à craindre et je pouvais m'effacer tranquillement... mon rôle dans cette affaire était terminé !

« Mais on peut facilement s'imaginer ma tristesse et mon indignation lorsque je vis que mes amis protestaient énergiquement contre mon retour. J'étais fou de colère de trouver une telle résistance chez ceux qui auraient dû m'encourager dans cette lutte pour la vérité. Ils me disaient qu'ils se trouvaient dans une situation si incertaine, qu'ils livraient une bataille si dure, que ce serait une grave faute que de rentrer et de faire appel du jugement qui m'avait frappé au moment où la Chambre faisait rouvrir l'enquête sur le procès Dreyfus. Ils me disaient également, que je ne pouvais pas juger la situation de loin et que je devais me fier aux conseils qu'ils me donnaient. Le nouveau ministère qui s'opposait énergiquement à une révision trouverait dans mon retour l'occasion de nouvelles révoltes et un moyen d'attirer l'attention générale sur moi, ce qui leur permettrait de retarder la révision du procès Dreyfus. Le mieux était de rester dans ma solitude et d'attendre le moment propice.

« Je luttai contre moi-même, je me sentais tenté de partir de suite, malgré les conseils de mes amis, d'arriver

un soir à Paris et d'attendre l'effet que ce retour produirait... Mais la raison me disait qu'il vaudrait mieux se résigner, la prudence me conseillait de ne pas entreprendre une démarche dangereuse, aussi bien pour moi, que pour notre cause. Et ainsi, je restai en Angleterre et je souffris en silence pendant plusieurs mois. Personne ne peut s'imaginer la grandeur de ce sacrifice que l'on me demanda alors.

« Voici donc les raisons, pour lesquelles je suis resté onze mois à l'étranger. J'étais un soldat qui luttait pour la vérité et la justice, j'étais le bon bourgeois, qui sacrifie sa vie, va en exil et renonce à sa personnalité, pour être utile à son pays. J'avais consenti à ne plus exister, pour ne pas mettre en danger la tranquillité du pays, pour ne pas déchaîner en vain la lutte pour cette affaire qui agitait le monde entier. Je dois dire, que je considérais mon procès à moi, comme le dernier espoir, comme la petite lampe sacrée, que nous allumerions, si les ennemis réussissaient à éteindre le flambeau de la vérité. J'étais si sûr de notre victoire finale, que je poussais mon sacrifice jusqu'à un silence complet. Je ne voulais même pas me défendre..... Je voulais être non seulement un mort, mais un mort qui reste muet, qui n'accuse pas, qui ne se défend point. De l'instant où j'ai franchi le Channel j'ai su me taire. On n'a pas le droit de parler, lorsqu'on ne se trouve pas chez soi, dans le pays, où l'on consent de porter la responsabilité de ses paroles. Personne ne m'a plus entendu, personne ne m'a même vu. Je le répète : je me trouvais dans une tombe, dans une cachette, que personne ne pouvait trouver, que même les gens du pays ne connaissaient point. Tous les journalistes qui prétendent m'avoir vu, mentent. Je n'ai reçu personne, je n'ai écrit à personne, je vivais, caché à tous, dans un désert, que j'avais créé volontairement autour de moi-même. Et je me demande ce que ma patrie peut me reprocher, à moi,

qui ai enduré onze mois d'exil volontaire, pour lui donner la paix ? Je me demande pourquoi on juge mon attitude avec une telle dureté, pourquoi on ne veut pas comprendre la dignité de mon silence, et pourquoi on ne veut pas admettre que j'ai souffert héroïquement par patriotisme ?

« Maintenant, tout est fini. Je rentre en France, puisque la vérité est dévoilée... et qu'elle a été proclamée. Je désire rentrer en silence, dans la joie tranquille qu'une victoire, telle que la nôtre, peut donner. Mon arrivée ne doit donner lieu à aucune manifestation dans la rue, je ne veux pas, que mon retour soit un signal pour des troubles et des révoltes. Il ne serait pas digne de moi, d'être confondu même un instant seulement, avec les orateurs populaires, qui utilisent l'émotion du peuple pour leur propre but. J'ai su me taire à l'étranger et je saurais reprendre ma place dans ma patrie. Je ne veux faire du mal à personne et je veux reprendre mon travail habituel modestement. Nul ne doit s'occuper de mon retour, voilà mon plus grand désir.

« Maintenant, que l'œuvre est terminée, je ne voudrais ni appréciation ni récompense, même si l'on avait l'impression que c'est moi, qui ait aidé le plus à la victoire. Je n'y ai aucun mérite... la cause était si belle, si simple, si humaine. C'est la vérité qui a remporté la victoire et j'en étais sûr dès le premier moment. J'en étais si sûr, que mon courage et mon sacrifice étaient tout naturel. Pour moi, tout était si simple que même l'attente était adoucie par cette certitude. Et je serais content si l'on pouvait dire de moi uniquement, que ne suis ni stupide, ni malhonnête... C'est la seule chose que j'ambitionne ; le reste m'est indifférent.